

COMMUNICATION DE M. BAYET.
LES TROGLODYTES DE L'EXTRÊME-SUD TUNISIEN.

La vie dans les cavernes est un phénomène social encore très fréquent de nos jours ; presque général dans certaines régions et à certaines époques de la préhistoire, il fut encore très répandu pendant l'antiquité. Hérodote, Platon, Straton, Diodore de Sicile en parlent. On signalait des populations de Troglodytes en Nubie, aux Baléares, dans le Pont, en Sardaigne.

Actuellement, il n'est pas de pays qui ne compte quelques types de ce genre d'habitations. Mais il est rare de rencontrer encore des populations entières vivant de la vie troglodytique ; peu à peu, ce mode d'habitat a été abandonné, et ce n'est que dans quelques régions du globe que certaines circonstances spéciales l'ont conservé. C'est pourquoi j'ai cru intéressant de vous faire la relation de ce que j'ai vu dans l'Extrême-Sud tunisien, où l'on rencontre la vie troglodytique pratiquée par toute une population de Berbères, pour laquelle c'est le mode d'habitat usuel.

Ce pays est situé au sud de Gabès, dans le massif montagneux qui se trouve allongé entre la mer et le désert, ainsi que dans la plaine qui sépare ce massif montagneux du golfe de Gabès. Politiquement parlant, il appartient dans sa majeure partie à la Tunisie et, par conséquent, se trouve sous le protectorat français ; une faible partie du massif montagneux se prolonge au delà de la frontière tripolitaine.

Ce massif, situé à 70 kilomètres au sud de Gabès, est habité par la confédération des Ourghamma. Il a 24,000 kilomètres carrés et contient environ 55,000 habitants qui tous pratiquent la vie troglodytique, en l'adaptant aux exigences de leur climat, aux ressources du pays, aux besoins de leur défense.

Les Troglodytes se divisent en trois groupes : les Troglodytes *souterrains* qui comprennent les Matmata (15,000 habitants), les Troglodytes *grimpeurs*, dans les régions de Goumrassen et de Fom-Tahouine, qui ont creusé leurs habitations sur des pitons presque inaccessibles, et les Troglodytes *artificiels* qui, descendus dans la plaine, ont conservé à leurs habitations le type des cavernes.

I. — TROGLODYTES SOUTERRAINS.

La route qui conduit de Gabès au massif des Matmata s'enfonce dans une solitude morne, coupée de quelques petites oasis ; bientôt il n'y a plus de végétation. La route continue à se dérouler, caillouteuse, cahotante, sablonneuse, à travers un pays d'une grandeur monotone et sévère, coupé de vallonnements profonds, aux parois perpendiculaires, où peut-être, à la saison, coule un peu d'eau ; au bout de 30 kilomètres, on aperçoit au loin le massif montagneux dessinant sa silhouette violacée sur le ciel bleu et la teinte fauve du sable. Quand on aborde le massif, on voit qu'il est constitué par des mamelonnements, sortes de kopjes auxquels les roches très nettement stratifiées qui les constituent donnent l'aspect de vastes tumuli ; sur les pentes, des blocs de roche rose, piquetée de moisissures blanches et jaunâtres, gisent au milieu de petits bouquets d'épines. Le pays s'accidente de plus en plus, les mamelons deviennent plus élevés, moins arrondis ; les plus hauts ont un aspect de citadelle, de bjord ; entre eux, des vallonnements entrecoupés de barrages ; de-çi de-là un palmier, un olivier énorme, des figuiers. La route continue ; puis on voit un petit marabout tout blanc, et c'est tout. C'est le village des Matmata, Kalaa-Matmata, village invisible, dont on n'aperçoit que ce point blanc, où vit une population berbère au fond de ses maisons souterraines. Il faut une certaine attention pour discerner où se trouve l'agglomération humaine. On voit alors, au sommet des mamelonnements qui forment le pays, une série de trous arrondis et, à la base du kopje, des ouvertures triangulaires, carrées, irrégulières. C'est là tout ce qui décele l'habitation. Le village contient une bonne centaine de ces habitations, occupées chacune par une ou plusieurs familles.

Quand une famille de Matmata veut se construire une habitation, elle commence par acquérir un de ces soulèvements arrondis qui recouvrent la région et elle en abrase soigneusement la surface. Ce terre-plein obtenu, elle creuse dans la roche une sorte de puits ayant de 5 à 10 mètres de profondeur et de 6 à 12 mètres de largeur. Ce sera la cour de l'habitation. A la partie inférieure de ce puits, elle creuse, en allant vers la base du mamelon, un couloir plus ou moins long, assez haut parfois pour laisser passer un chameau, allant en pente douce vers l'extérieur; ensuite, autour de la cour, dans l'épaisseur de la roche, elle excave une série de chambres (appartements, magasins, écuries, pressoir à olives, etc.). Ces chambres sont vastes; j'en ai mesuré qui avaient 8 mètres de profondeur sur 4 mètres de largeur et 4 mètres de hauteur. La forme de la voûte est une ogive renforcée par place d'un arc doubleau, faisant corps avec la roche et qui en réalité ne jouit d'aucune fonction architectonique spéciale. Quelques-unes de ces chambres ne sont pas ogivales, mais arrondies. Les parois latérales sont creusées de niches triangulaires ou arrondies, qui servent d'armoires, de huche. Au fond, la paroi est droite, c'est le musée de la famille; c'est là qu'on suspend des plats, des bouteilles, de la verroterie, de la quincaillerie, bref tout ce qui a plu à l'œil du propriétaire. Le lit est composé de deux planches ajourées reliées par des morceaux de bois et recouvert d'un matelas mince comme une galette. Devant, un rideau à ramages le sépare vaguement du reste de l'habitation. Sur le sol sont des jarres à provision, contenant des dattes, des figues séchées, de l'arrow-root. Quand le propriétaire est riche, il y met des meubles de prix, aux murailles des tapis et sur le sol des nattes. Bref, ce type d'habitation est confortable et admirablement adapté aux besoins des habitants ainsi qu'au climat extrême de la Tunisie.

Les autres chambres sont, ou bien celles des ménages habitant la même excavation, ou bien des écuries avec des ânes ou des chameaux dont l'auge est creusée à même la pierre, ou bien des fenils. Souvent il y a deux étages, parfois trois; on y accède soit par des pierres faisant saillie sur la paroi, soit par une corde qui des fenêtres pend jusqu'au sol.

Ce type d'habitation est le plus général; il convient aux groupements composés de plusieurs familles, par exemple celle du père, d'un fils, d'un cousin. Ceux-ci achètent un terrain en commun et ensemble creusent l'habitation. S'ils se disputent ou ne s'entendent plus, ils se séparent, l'un d'eux restituant la part de

l'autre. Quand un célibataire reste isolé, sans famille, il se creuse dans le roc une simple niche sans couloir, y met une porte et c'est là toute l'habitation. J'ai visité la boutique d'un brave homme d'épicier, beau Berbère aux yeux graves et enfantins, qui me permit de m'y mettre à l'abri pendant une ondée. La boutique avait 3 mètres de profondeur sur 2 mètres de largeur et 2^m50 de hauteur; au fond, sur quelques planches, tout l'assortiment mercantile; le plafond était recouvert d'un enduit argileux avec caractères couffiques en saillie. Dans ce trou, l'homme attendait paisiblement sa rare clientèle, avec la résignation noble de l'Oriental, qui ne vit pas, mais qui se contente de durer.

Les habitants appartiennent au type berbère très pur. Les ressources du pays étant extrêmement réduites, les hommes partent travailler à Tunis comme portefaix et reviennent vers le mois d'octobre, lors de la récolte des figues qui constituent leur principale nourriture. M. Macquart, en parlant de ces peuplades, me paraît exagérer leur extrême pauvreté. Pour ce qui concerne les Matmata, je n'ai pas eu cette impression aussi fortement que lui; il ne faut pas oublier que les Berbères sont pauvres partout, mais aussi qu'ils n'ont pas de besoins. Si l'on compare le Berbère nomade, exposé dans les steppes tunisiennes aux ardeurs du soleil et à la bise cinglante aussi âpre que celle de nos pays, il faut reconnaître que le Matmata a pour lui d'avoir une habitation saine, fraîche en été, chaude en hiver. Certaines habitations mêmes ont un air d'aisance.

Le type, ai-je dit, est assez beau; il a la noblesse grave de ces êtres chez qui le haillon drapé harmonieusement des formes que l'obésité orientale n'alourdit pas; enveloppés dans leur couverture de laine brune (ouzera), les hommes ont un air doux et affable; ils portent la barbe et la moustache rasées, sauf un mince trait sur la partie médiane de la lèvre; les femmes ont l'éternel costume bleu des Bédouines.

La hiérarchie est arabe; dans chaque groupement important, il y a un caïd: c'est là une organisation nouvelle, datant d'une vingtaine d'années. Auparavant les affaires du village étaient, comme en pays berbère, dirigées par l'assemblée des notables.

Quand on arrive chez les Matmata, ce qui étonne, c'est l'absence de culture; le pays est un désert de roches; toutefois, en y regardant bien, on voit, dans la fente, souvent très resserrée qui sépare les mamelons, des barrages artificiels qui retiennent non pas l'eau, mais la terre. Sur les terrasses ainsi formées, on voit quelques

figuiers ou quelques palmiers. C'est là l'ingénieux stratagème qu'a adopté le paysan pour fixer la terre sur les pentes le long desquelles l'entraînent les pluies torrentielles du pays, et c'est de cela, de leur mince élevage, que vit toute la population. La sécurité des routes, due à l'administration française, assurant la communication du pays des Matmata avec les centres de Gabès et la mer, a apporté un peu plus de ressources dans le pays. Tout en haut du massif, le Bjord français veille à la sécurité et à l'entretien des routes; celles-ci sont faites et soignées par les compagnies des bataillons d'Afrique; j'ai vu une compagnie travaillant près du col des Matmata, sous la conduite d'un jeune homme, lieutenant accomplissant là obscurément un vrai devoir d'héroïsme obscur; c'était un spectacle impressionnant que de le voir, loin de tous, perdu dans la solitude africaine, n'ayant pour tout logis qu'un trou creusé dans la montagne et vivant au milieu de bandits, l'écume de l'écume, malandrins et apaches, dont la société se débarrasse là-bas, à Biribi, en leur faisant déblayer les routes, remuer la terre miasmatique, heureux quand la fièvre ne les emporte pas.

Quand on s'en revient, le soir, du pays des Matmata, on a la sensation d'avoir été dans un autre monde; mais quelque étrange que soit leur façon de vivre, elle se rattache encore par beaucoup de points à la vie du Berbère nomade, celui que l'on voit dans les gourbis disséminés dans la steppe.

Je pensais avoir vu quelque chose de tellement extraordinaire que je ne pouvais concevoir plus; Médenine et ses ksor, me réservant une surprise plus forte encore, me fit une impression tellement étrange, qu'il me fut pendant longtemps difficile de la définir et de la classer.

2. — TROGLODYTES ARTIFICIELS.

La route qui va vers Médenine longe, à l'est, le massif des Matmata et file tout droit dans la plaine désolée qui s'étend entre celui-ci et la mer. Pas un arbre, pas une herbe; une étendue rousse, sillonnée par quelques oueds taris dont les parois desséchées s'éboulent et en obstruent le lit; on est au pays de la pierre, dans un paysage d'une désolation inouïe.

A quelques kilomètres avant d'arriver à Médenine, on rencontre le village de Metameur, construit sur le même type que Médenine et qui paraît en être une réduction. Puis on voit Médenine même, étalée dans la plaine où de loin elle paraît faire une tache blanche,

comme un morceau de plâtras sur un mur d'argile jaune. Ici encore, rien qui rappelle les approches d'un village : pas un arbre, sauf ceux que l'administration française a péniblement fait pousser, au prix de quels efforts, dans ce pays de sécheresse et d'aridité ; pas une route, pas une habitation isolée.

Le village lui-même présente bien l'aspect le plus étrange qu'on puisse s'imaginer. Les habitations sont composées essentiellement d'une sorte de voûte arrondie, allongée, fermée aux deux extrémités par un mur, sans autre ouverture que la porte d'entrée. Qu'on se figure un immense tuyau de drainage, long d'une dizaine de mètres, large de 2 à 3 mètres, haut de 2 mètres, coupé par le milieu dans le sens de son axe et dont la moitié serait posée sur le sol. Rien n'est difficile comme de décrire cela, car rien chez nous ne s'en rapproche. Ces voûtes, épaisses et faites de cailloux et d'argile grossière, sont placées les unes au-dessus des autres, formant aussi des amoncellements verticaux de trois, quatre, cinq étages, dont chacun est une habitation complètement isolée, séparée des autres, et qui appartient à un propriétaire différent. Il n'existe pas d'escalier intérieur qui relie ces étages ; pour accéder aux parties supérieures, on se sert simplement de pierres posées en saillie sur la muraille extérieure, et j'ai pu constater qu'il fallait une grande habitude pour s'en servir. Ces groupes verticaux d'habitations sont placés les uns à côté des autres, sans intervalles qui les séparent, et sont disposés de façon à circonscrire une sorte de place à laquelle on parvient par une étroite ruelle et sur laquelle donnent les façades avec le trou qui sert de porte. Le côté des habitations dirigé vers la campagne est solidement muré. Il y en a en tout deux mille groupées autour de quelques-unes de ces places.

Ces sortes de cavernes artificielles, qu'on appelle « Rhorfas », ne servent pas à proprement dire d'habitations, ce sont plutôt des greniers à provisions et en même temps des réduits de défense. En effet, les habitants de Médénine ne sont pas sédentaires ; ils ne reviennent pour la plupart au village que par intermittence ; les rues, les places sont, sauf aux jours de marché, complètement désertes et l'aspect en est d'une indicible désolation. Pas un bruit, de temps en temps un groupe de Berbères, accroupi contre une muraille à l'ombre, vous regarde passer d'un œil indifférent, sans que votre arrivée trouble sa paresse et sa rêverie ; toutes les portes sont closes ; un soleil aveuglant se reverbère sur la masse blanche des murs et sur la poussière des routes. L'impression est lugubre et le pays semble maudit.

C'est dans ces rhorfas que restent une partie des femmes qui ne suivent pas les nomades et que se font les petites industries élémentaires qui suffisent à la vie réduite de ce peuple.

La population est presque exclusivement berbère; les hommes ont le même costume que les Matmata, la longue couverture grise ou brune dont ils se drapent; quant aux femmes, elles ont leur superbe type habituel.

3. — TROGLODYTES GRIMPEURS.

La région des Troglodytes grimpeurs s'étend dans la partie montagnaise et escarpée du massif; la constitution géologique du pays étant du calcaire en bancs, il s'ensuit que la surface présente une série d'escarpements abrupts provenant de la chute des roches calcaires sous l'influence de l'érosion. C'est sur ces escarpements, ces pitons, qu'habitent les Troglodytes grimpeurs. Les villages principaux sont Gournassem, Cheniné, Douiret, Beni-Barka; tous se ressemblent; ce sont des pitons élevés dont l'aspect du mont Saint-Michel donne assez bien l'idée et qui sont creusés d'alvéoles qui sont les habitations. Ceux-ci sont beaucoup plus simples que les habitations des Matmata. Ce sont de véritables grottes; elles se composent de deux chambres: l'arrière-chambre est creusée entre deux bancs de calcaire, la chambre de devant est construite de pierres mal assemblées; c'est assez bien l'aspect de ce qui nous a été donné, à tous, de rencontrer dans les pays montagneux calcaires, où l'on voit souvent une anfractuosité de la roche servir de cave à provision pour la maison adossée à la montagne. Pour arriver à ces habitations, il faut suivre des sentiers abrupts, glissants; on se rend compte que cette disposition troglodytique est faite en vue de la défense. Nous en reparlerons plus loin.

Si nous examinons les circonstances qui ont fait adopter à ces populations la vie troglodytique, nous en trouvons tout d'abord deux raisons très simples.

Tout d'abord, qui dit vie troglodytique, ne dit pas nécessairement vie misérable et pauvre; il suffit de voir les maisons des Matmata pour se rendre compte que cette vie est compatible avec un certain luxe et que l'habitation, à part qu'elle est sous terre, ne diffère pas, dans ses parties essentielles, de la maison arabe.

L'habitation troglodytique se prête admirablement aux exigences du climat tunisien, spécialement de celui de la région que j'ai parcourue; ce climat, torride en été, est très froid, très brutal

en hiver, — j'ai fait mon voyage aux Troglodytes vers la fin du mois de mars et j'ai souffert du froid certains jours, — de sorte que l'habitation troglodyte, très sèche, fournit un abri frais l'été, chaud l'hiver. Ceci s'applique spécialement au type des habitations *matmata*.

Pour les Troglodytes grimpeurs, la cause paraît plutôt être la défense; les différentes tribus des Ourghamna étaient, avant l'occupation française, constamment attaquées par les tribus pillardes de la frontière tripolitaine, par les Chambâa et les Touareggs; ceux qui ne se mirent pas sous la protection de tribus plus fortes s'établirent dans des nids d'aigles, où quelques hommes pouvaient se défendre contre des forces supérieures. Et malgré cela, ils durent encore se soumettre aux nomades pour leur protection. Il faut ajouter à ces causes d'insécurité les luttes de village à village et celles entre les fractions d'un même village. Ces guerres atroces du Çof n'ont cessé que depuis le protectorat français et ont contribué pour une large part au maintien de ces dispositions de défense.

On pourrait ajouter encore aux causes de la vie troglodytique l'absence de bois; il est évident que cela dut jouer un certain rôle, surtout pour le maintien de la vie dans les cavernes; mais je ne pense pas qu'il y ait là une cause première; dans bien des pays où le bois fait tout autant défaut, les indigènes ont trouvé moyen d'utiliser la pierre et de bâtir des maisons. J'en ai rencontré la preuve sur la route de Médenine; là, dans la plaine qui s'étend au pied du Djebel Tadjera, j'ai vu des constructions bizarres, composées d'une vaste enceinte formée de pierres superposées, sorte de kraal; au centre, une maison arrondie formée de la même façon et recouverte d'un toit formé d'herbages; preuve que certains indigènes, au cœur du pays des Troglodytes, ont su se débarrasser de la tradition.

En dehors des nécessités immédiates qui ont poussé les indigènes à adopter la vie troglodytique, il en est d'autres qui proviennent probablement de la tradition ancienne, d'une coutume ancestrale qui fait persister la chose, alors que les causes ont disparu. On en a la preuve dans ce qui se passe chez les Troglodytes grimpeurs du cercle de Foum-Catachouine. Les causes d'insécurité qui ont fait adopter l'habitat troglodytique sur les hauteurs ont complètement disparu; l'occupation française a rendu les routes du Sud tunisien aussi sûres que les nôtres; les pillages des tribus de la frontière ont cessé; les luttes du Çof ne sont plus

tolérées par l'administration militaire, et, malgré cela, les Troglodytes ne se décident pas à descendre dans la plaine; tout au plus quelques-uns ont-ils bâti, mais toujours sur la roche escarpée, des habitations à l'air libre, mais en adoptant le type de Médenine, qui ressemble à une caverne artificielle. Il y a là des habitudes que les causes extérieures n'entament pas et qui expliquent la persistance de l'habitation troglodytique.

Au reste, ce mode d'habitation paraît avoir été très fréquent, dans l'antiquité, chez les peuples qui habitaient le pourtour de la Méditerranée.

Les Troglodytes d'Éthiopie, signalés par Strabon, formaient un véritable peuple, bien qu'ils fussent nomades. On les signale en Crète, en Sardaigne, aux îles Baléares; on en rencontre aussi en Espagne. Si l'on examine ce qui se passe en Tunisie, on aperçoit de toutes parts des traces de cette ancienne vie troglodytique; les constructions de Médenine et de Métamine sont, comme je l'ai dit, de véritables cavernes construites sur le sol; mais si, là où le bois manque totalement, ce mode de construction en four et en voûte est explicable, on comprend moins la construction très spéciale des maisons de Menzel dans l'oasis de Gabès; Menzel est le village de l'oasis où l'ancienne population a le mieux conservé son caractère. Or, les maisons, au lieu d'avoir le type habituel de la maison arabe, fermée autant qu'il est possible, sont largement ouvertes comme une caverne : à vrai dire il leur manque la muraille de façade. Et cependant ce n'est pas le bois qui manque dans cette merveilleuse oasis, ce qui rend plus étonnant encore l'aspect curieux de ces maisons-cavernes.

Tel est l'aspect général de cette étonnante région, qui a fait déjà l'objet de quelques études. Pour ceux qui voudraient compléter cette étude sommaire, je signalerai le travail d'Émile Macquart, *Les Troglodytes de l'Extrême-Sud tunisien*, paru dans les *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, en 1906 (fasc. 3), et le rapport, adressé au résident général S. Pichon par Émile Violard, intitulé *l'Extrême-Sud tunisien*, et édité à Tunis.

DISCUSSION.

M. GOBLET D'ALVIELLA dit avoir été frappé de l'étrange analogie qu'il y a entre les Troglodytes du Sud tunisien et les Cliff-Dwellers des Cañons de l'Arizona. Il est vrai qu'aujourd'hui presque

toutes les habitations dans les rochers ont été abandonnées pour la plaine; mais ces cavernes existent encore et gardent les traces d'une civilisation que les Indiens actuels ne connaissent plus, bien qu'ils soient les descendants directs des anciens occupants de ces refuges et des anciens constructeurs des Pueblos. Les Pueblos, aussi, sont les analogues de ces villages tunisiens à habitations superposées que vient de nous montrer M. Bayet. Le parallèle que l'on peut établir entre deux populations aussi éloignées est des plus curieux.

M. LE PRÉSIDENT rappelle la conférence si documentée que M. Jacques a donnée, en 1897, à la dernière Exposition de Bruxelles, sur cette intéressante civilisation des Cañons de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. Il remercie et félicite M. Bayet de l'important travail qu'il vient de présenter à la Société. (*Applaudissements.*)